

LIVRES L'écrivain français vient de publier «A plat». Entre armée et braquages, prison et écriture, il évoque sa quête infinie de reconnaissance et d'insouciance.

Jean CHAUMA

La liberté en marge

ANNE PITTELOU

Jean boit le café dans sa cuisine. Un rayon de soleil se faufile jusqu'à lui, au septième étage de cette tour HLM plantée dans une banlieue française anonyme. Les trois fils de sa compagne boivent leur chocolat avant d'aller à l'école, et ses pensées errent dans le calme du matin. Après avoir tiré son coup habituel avec la femme de ménage, il sort. Aujourd'hui, il a quelque chose de particulier à faire avec Marco et Francky. Discussion trépidante avec une vendeuse de lingerie, déjeuner chez l'Ambo avec ses potes, départ pour la bijouterie à l'heure de la fermeture. A plat, le sixième ouvrage de Jean Chauma, s'attache aux heures qui précèdent le braquage, rébuté ici au marg de banal fait divers. Car ce qui importe, ce sont les romans qui traversent Jean à son insu. Il transpire, et ce n'est pas le chaleur. Mais comment reconnaître cette peur inédite ? Les romans n'ont pas équipé pour, il manque de conscience et des mots pour le dire. Et de toutes manières, efféché espère avant le passage à l'acte - lui fonctionne à l'instinct. Pourquoi se sont-ils alors comme à côté de sa vie ?

C'est dans l'incertitude bruta, obscure et atmosphérique de ce voyou imposant que nous invite Jean Chauma. «C'est une inspection est une invention de romancier, il est rare que cela arrive, glisse-t-il. Dans tous ses récits, l'écrivain français qui publie sous pseudonyme mêle éléments autobiographiques et fiction, analysant ses souvenirs pour faire vaciller les distinctions convenues entre le monde «réel» et celui des voyous - selon sa terminologie. Ses œuvres étonnantes renouvent ainsi la vision du «milieu», celui du banditisme des années 1980-1990 en France. Il sait de quoi il parle, lui qui a passé vingt ans en prison pour plusieurs braquages.

ABSENCES MARQUANTES

«Ce qui me tient depuis mes 14 ans et jusqu'à aujourd'hui, mais constitue aussi ma plus grande souffrance, c'est que j'ai toujours cherché à m'amuser. Mon seul but dans la vie a été d'être léger, insouciant.» Rencontre à Nyon après son travail au service technique d'une mairie de France voisine. Jean Chauma a le verbe clair, franc, sensible pour évoquer la quête ludique qui a dicté ses choix, source d'expériences hors du commun mais aussi d'un refus de la réalité aux conséquences douloureuses.

Né à Paris en 1963, il a grandi rue Laugier, dans le XVII^e, un quartier plutôt chic. C'est sa grand-mère, concierge, qui l'éleva, «une petite Italienne qui s'est déjà occupée seule de ses trois enfants. Son grand-père ? Un «bandito» qui a joué

avec les Allemands pendant la guerre et a été jugé et fusillé en 1947. «Si les sortaient de prison pour servir dans la Gestapo ou la milice. Ça a longtemps été un secret de famille.» Ce n'est pas le seul non-dit qui plombe le jeune homme : censure le personnage de Durrélique dans son roman *Échappement libre*, il apprend finalement que sa grand-mère n'est pas sa mère : celle-ci est en fait l'une de ses «sœurs». «Je l'ai très peu vue, elle avait rebâti sa vie.» Cette absence, et celle d'un père incertain, sont pour lui synonymes d'un «manque d'informations sur la vie» et expliquent une trajectoire marquée par une quête du Père - de repères et d'une place légitime au monde, thèmes qui traversent ses livres.

UNE LOI NON ÉCRITE

Il trouvera dans Diemé, puis dans le «milieu», la structure qui lui fait défaut. Après avoir arrêté l'école à 13 ans et travaillé quelques années comme commis de cuisine, Jean Chauma s'engage chez les parus et participe aux opérations extérieures en Afrique. «Une militaire professionnalisée entre 17 et 23 ans, ce n'est pas vivre comme maraîcher-tout-le-monde. Les voyages, les combats... Je me suis beaucoup amusé à l'armée, même si plus tard j'ai rougi en me souvenant des actes commis. Pareil pour les braquages.» Il de chez *Barth Cassidy* et le *Kid*, dans les deux héros prennent la vie comme un jeu, jusqu'au bout, avec la légèreté d'enfants terribles : «C'est le film de braquages le plus juste.»

Délin, Ventura, les vieux films français de gangsters forment le socle de son imaginaire, et ses références sont plus cinématographiques que littéraires : il a lu Saint-Exupéry, Larzac, Mourières ou Molènes, c'est en prison surtout que les livres ont compté. Aujourd'hui, ils lui tombent des mains et une question le taraude : qu'est-ce qui différencie un voyou d'un non-voyou ? Ce n'est ni les braquages ni la violence ni la malhonnêteté. «La différence tient uniquement à la mentalité : une loi non écrite qui définit une manière de vivre. Loyauté et respect y figurent en bonne place, soit l'interdiction de siffler l'inspecteur, ce qui empêche de faire tout travail. Beaucoup de voyous se font de mal à personne, et le plus grand nombre de crimes est commis par des non-voyous.» Il évoque les amitiés fortes, la solidarité du milieu, sa loi simple, reposante. «Vous êtes reconnu pour ce que vous faites et pour comment vous le faites.»

L'armée et le banditisme, ces univers en marge, ont été pour lui un moyen de mettre à distance la férocité du réel. «Les anciens méprisaient les «pue-la-sueur» et ne voulaient pas vivre ce qu'avaient subi leurs parents. L'une des



Jean Chauma, un regard aigri sur le milieu. DR

motivations plus ou moins conscientes du banditisme, c'est l'argent, qui permet de ne pas travailler, de vivre à contre-courant et de se mettre à l'abri de l'agression du monde.» Cet élan de fuite le poursuit même en prison, où il est placé en isolement dans un quartier de haute sécurité, en marge de la marge.

LA POUDRE D'ESCAMPETTE

En quête de règles, il a pourtant pris la poudre d'escampette dès qu'il les devenaient trop pesantes et parle de «raages» pour évoquer ses «carrières» interrompues. Mais, après coup, son refus des contraintes peut aussi être vu comme une qualité, efféché-il. «J'ai échappé aux structures, aux conventions, je me suis évadé des sentiers tracés, j'ai voulu fuir la conformité.» C'est en 1983 qu'il décide de quitter le banditisme, alors qu'il est encore en prison, au moment où sa carrière «aurait pu donner quelque chose». Il rompt radicalement avec le milieu et se retrouve à 40 ans sans amis ni famille, sans argent et sans métier. «J'aurais dû me ranger des vêtements discrètement, comme beaucoup, qui mènent une vie normale tout en continuant leurs combats - dans le commerce, l'immobilier, la politique... Mais j'étais un peu immature.» Des lectures et

une relation amoureuse ont contribué à sa prise de conscience. Dans *A plat* comme dans *Le Banc*, une femme plus âgée dialogue avec le voyou : elle est une «conscience esthétique, utopique, qui donne à croire qu'il y aurait une autre manière de vivre.Erreur : «On m'avait dit que la réinsertion, c'était mieux, alors j'ai cru que ce serait facile, j'ai même vu l'honnêteté comme une nouvelle aventure, pensant que ça allait être amusant.»

Le choc est rude. Il découvre un monde du travail «plus dur et violent que la voyoucratie», où le manque de respect est la règle. Depuis une douzaine d'années qu'il est sorti de prison, son regard reste neutre et souvent révolté. «Ce que les gens doivent supporter est terrible, j'apprends toujours à quoi dans la vie telle qu'elle est, on n'est pas là pour s'amuser. Ma femme et mon éditeur me reprochent d'ailleurs de n'être jamais content.» Alors, pour retrouver un peu de cette étincelle d'enfance, de cette liberté du voyou, il s'est mis à écrire, dans cette même «voiture ludique, insouciance». Mais s'il est heureux de ses textes et des rencontres qu'ils lui offrent, la satisfaction reste trop ponctuelle pour rendre le quotidien vraiment amusant. «La vie n'est pas un long fleuve tranquille, il faut prendre la chose telle qu'elle est.» Jean Chauma, *A plat*, BNF Press, 2015, 129 pp.

